

EN PARCOURANT A PIED LE PAYS DE GAMMARTH ⁽¹⁾

Avant de quitter le cimetière national de Gammarth, on ne manquera pas de se faire indiquer l'entrée d'une de ces nombreuses « damous » disséminées aux alentours.

Ces « damous » sont des tombeaux qui ont valu à ces lieux le nom de Djebel-Khaoui, en français « la montagne creuse ». Par une curieuse coïncidence, deux cimetières, un juif et un chrétien, se trouvent rapprochés là, à 2.000 ans d'intervalle.



LES CHAMBRES FUNÉRAIRES DE GAMMARTH (Photo J. L. Combes)

Une partie de la montagne est en effet minée, mais ce n'est qu'en examinant attentivement la surface du sol que l'on découvre çà et là, sous les touffes de romarins, une ouverture par laquelle il est

(1) Cf. « Bulletin Economique et Social de la Tunisie », n° 48 (janvier 1951).

possible de se glisser. On peut dire qu'à deux mètres sous terre, il existe une immense nécropole.

Elle s'étend à l'ouest, depuis le sommet de la colline jusqu'au début de la plaine de La Soukra et, de l'autre côté au nord-ouest, jusqu'au village de Gammarth.

Certains de ces tombeaux ont été fouillés il y a une centaine d'années.

La nature des lieux laissa supposer alors que l'on était devant la nécropole punique de Carthage; en effet, les chambres funéraires carthaginoises se rencontrent souvent sur le sommet des collines. Mais on abandonna assez vite cette hypothèse, car les fouilles ne laissèrent découvrir aucun objet funéraire punique ni romain. Par contre, des inscriptions hébraïques et des reproductions du chandelier à sept branches étaient nombreuses. Les dimensions mêmes de ces hypogées, leur forme, leur disposition intérieure rappellent les tombeaux juifs de Palestine et celui que la tradition assigne à la famille de Joseph d'Arimathie à Jérusalem.

On a donc pensé que l'on était en présence de la nécropole des Juifs émigrés à Carthage après la destruction de Jérusalem par Titus.

Aussi, qu'il me soit permis de proposer au promeneur, tout au long de cette visite, l'évocation de ce passage de l'Évangile. « Joseph prit le corps de Jésus, le déposa dans un sépulcre neuf qu'il s'était fait tailler dans le roc. Puis il roula une grande pierre à l'entrée du sépulcre. »

On demandera au conservateur du cimetière à examiner les inscriptions sur marbre qui ont été trouvées récemment et l'on se fera indiquer l'emplacement d'un de ces tombeaux, situés dans l'enceinte même du cimetière et aménagés convenablement pour être visités.

On y descend par un escalier taillé dans le tuf et l'on pénètre dans l'hypogée par une ouverture à hauteur d'homme qui était fermée par une grande dalle de pierre scellée dans le mur.

On peut voir encore, sur les parois du mur, l'encastrement qui maintenait la pierre et à côté, gisant au fond du trou, de ce « four à cercueils », un de ces beaux monolithes.

Les hypogées de Gammarth répondent bien en général aux prescriptions talmudiques, quant aux dimensions, à la profondeur des niches, à leur disposition. Ce sont des salles creusées dans le tuf, de deux mètres de hauteur sur trois de largeur et trois de profondeur environ.

Généralement, les niches sont disposées sur deux étages et par trois en lignes horizontales, le long de chacune des parois du mur. Dans certaines hypogées, on a trouvé les niches disposées sur un étage seulement avec deux niches à l'entrée, une à droite, l'autre à gauche. C'est dans ces hypogées que l'on a trouvé des inscriptions chrétiennes, ainsi que des clous et des débris de bois laissant suppo-

ser que le corps avait été placé dans un cercueil. Dans d'autres, on peut voir les squelettes non pas dans les niches, mais à même le sol et disposés sans ordre, recouverts d'un enduit de brique pilée et de chaux.



LES DUNES DE GAMMARTH (Photo J. L. Combès).

Le sol, ainsi que les parois du mur et le plafond, est enduit d'un stuc très fin, dur, poli et blanc et l'on pourra encore évoquer cette phrase de l'Évangile comparant les pharisiens à des sépulcres blanchis. On n'a pas trouvé jusqu'ici de peintures sur les murs, mais des inscriptions peintes en rouge avec l'image du chandelier à sept branches. Chaque niche était fermée par une plaque en poterie, sorte de grande tuile plate. On en a retrouvé quelques spécimens, ainsi que des inscriptions gravées sur le marbre, portant le nom du défunt avec une épithète; on a trouvé également quelques vases funéraires en terre cuite qui contenaient autrefois les aromates offerts au mort.

Il est à supposer que les trous de forme cylindrique que l'on aperçoit en levant la tête servaient de passage aux vases que l'on descendait dans les salles. D'autres disent que ces trous servaient de cheminées d'aération pour éviter la moisissure. Mais il est plus généralement admis, étant donné que quelques-uns partent de la surface du sol et s'arrêtent dans le roc sans percer le plafond de l'hypogée, qu'ils étaient tout simplement des sondages, entrepris avant d'aménager la salle pour reconnaître la consistance de la roche et la nature du terrain. Lorsque le sondage était poursuivi, le trou servait à faire passer les déblais de terre.

Une fois que la salle avait été aménagée, les niches creusées, les murs enduits, on taillait dans le roc quelques marches et on roulait une pierre à l'entrée du sépulcre. C'était la dernière phase de l'opération.

Les fouilles se poursuivent; cet été encore, les Pères Blancs qui prennent leurs vacances dans leur propriété située de l'autre côté de la route, en face du cimetière militaire, se sont livrés à de nombreux travaux de recherche, sous la conduite du Révérend Père Feron, conservateur du musée Lavignerie, à Carthage, espérant découvrir les vestiges des premières étapes du christianisme en Afrique. On suppose en effet que les premiers évangélisés de ce pays furent les Juifs de Carthage, et les fouilles de Gammarth doivent, semble-t-il, donner des enseignements intéressants sur les premiers chrétiens.

On ne saurait pourtant s'attarder trop longtemps, malgré l'intérêt de ces lieux et la beauté de ce panorama grandiose, car il y a encore près d'un kilomètre pour atteindre par la route le village de Gammarth. Cette route large et bitumée rejoint Tunis, elle commence à se border de villas, dans quelques années elle conduira à travers les jardins à la plage de Raouad et épuisé sera le charme mystérieux qui se dégage encore de ces lieux retirés...

J'ai moi-même connu ce site peuplé d'oliviers fantomatiques, dans un paysage fou à la Van Gogh. Le chemin tournait autour des arbres et l'on voyait au printemps les troupeaux dans les champs de fleurs sauvagés.

En approchant du village, le bruit des norias, tirant l'eau des puits, ce bruit lent, à l'image du temps, se fait encore entendre. Si l'on s'enfonce un peu dans l'intérieur des terres, on retrouvera les visions sans prix du pays d'Hammamet ou de Djerba.

Le village de Gammarth était considéré, il y a vingt ans encore, comme un coin peu sûr, un repaire de contrebandiers. Près de la petite place, à côté du café où se tiennent les sages du pays, on peut voir encore l'entrée majestueuse d'une propriété et une allée de faux poivriers qui s'enfonce mystérieuse vers la dune.

Cette allée mène au palais Ben Ayed, qui a été acquis il y a quelques années par l'Administration pour servir de centre d'apprentissage.

Il avait appartenu précédemment à une famille française qui l'avait animé de fêtes un peu irréelles. Depuis, les grands ifs qui bordaient les arcades de pierre ont été abattus une nuit de tempête, le grand bassin intérieur s'est vidé, la vigne qui l'enserrait comme un monstrueux serpent est morte, l'âme s'est envolée. C'est dans ce palais qu'il y a cent ans environ, Sidi Mahmoud ben Ayed, ministre de la Régence, était venu chercher repos, plaisir et refuge.

Le promeneur pourra trouver dans le roman d'Alphonse Daudet, « Le Nabab », la description de ce personnage et du cadre où il vécut, tour à tour à Djerba, à Gammarth, puis à Paris, dans un hôtel des Champs-Élysées.

Au sommet de la dune qui surplombe la plage, une ruine qu'on prend pour les vestiges d'un monument antique dresse sa silhouette



très romantique. Mahmoud ben Ayed avait fait construire là une « folie » (photo ci-dessus). De cette position isolée et difficilement abordable, il pensait pouvoir s'enfuir facilement s'il tombait en disgrâce.

Pour mieux cacher ses desseins secrets, il avait installé au pied de la dune une fabrique de poterie. Il fit travailler là, notamment, des artisans siciliens et napolitains, dont certains avaient été capturés sur les côtes. Ceux-ci apportèrent les méthodes de leurs pays et influencèrent de très heureuse façon la production de cette faïencerie.

Peu après la disgrâce du Ministre, la faïencerie fut abandonnée. Chaque fois qu'on avait besoin de matériaux de construction et

d'ornementation, on allait piller le pavillon sur la dune et la faïencerie.



UN « COUSCOUSSIER » DE L'ANCIENNE FAÏENCERIE DE GAMMARTH
(Photo J. L. Combes)

Aujourd'hui, elle a repris vie sous une autre forme et je ne veux point passer sous silence cette pittoresque réalisation de l'« Auberge des Dunes ». C'est une étape à laquelle on peut convier le promeneur qui aura accepté de suivre cet itinéraire.

J. D'ANTHOUD.